

Traverser la péninsule gaspésienne à pied : un périlleux périple!

Alexander Reford

Volume 56, numéro 2 (195), août–novembre 2019

Séjour nature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reford, A. (2019). Traverser la péninsule gaspésienne à pied : un périlleux périple! *Magazine Gaspésie*, 56(2), 24–26.



TRAVERSER LA PÉNINSULE GASPÉSIENNE À PIED : UN PÉRILLEUX PÉRIPLÉ!

La marche ne se mérite que de rares mentions dans les nombreux récits d'exploration de la péninsule gaspésienne. Pourtant, jusqu'à l'achèvement de la route Kempt en 1833, c'est un mode de transport courant pour les Autochtones et de nombreux premiers colons.

Alexander Reford

Directeur, Jardins de Métis

En écrivant l'histoire de Métis, j'ai découvert de nombreuses mentions d'exploits remarquables de marcheurs qui ont traversé la péninsule. Métis est soit la destination finale, soit une étape à mi-chemin de leur parcours. Certains de ces marcheurs sont des figures importantes, comme William Berczy. Peintre, arpenteur-géomètre et cofondateur de la ville de Toronto, ce dernier a marché de Paspébiac à Québec en février 1802, chaussant des raquettes pour la toute première fois. Un autre marcheur digne de mention, George Jehoshaphat Mountain, a terminé à pied la dernière étape de sa tournée des anglicans de la région, ses vêtements en lambeaux et son pantalon retenu par une ceinture en écorce de cèdre.

LIVRER LE COURRIER : UN EXPLOIT

Les courriers à qui les contrats postaux de l'époque sont confiés transforment la marche en une véritable entreprise. Ces contrats sont attribués à des hommes qui ont présenté leur candidature à la suite d'un appel d'offres public, si bien qu'on peut présumer qu'ils savent dans quoi ils s'embarquent. En été, les sentiers sont accidentés, marécageux et parfois impraticables. En hiver, le trajet est souvent plus facile, car libre de la plupart des obstacles, mais les défis météorologiques et l'isolement rendent les voyages périlleux. Plusieurs courriers ont connu une fin tragique. Malheureusement, leurs exploits sont peu documentés.

Abel Lucas raconte une expédition qu'il a entreprise à la demande du maître de poste de Gaspé pour livrer le courrier de Gaspé à Québec. Parti avec un sac postal de 52 livres sur le dos le 8 janvier, il arrive à destination après 19 jours de marche, à pied et en raquettes, le 27 janvier. « Je n'ai aperçu nul autre homme pendant trois jours et deux nuits », déclarait-il à la Chambre d'assemblée de la province.

En 1845, les journaux, tant au Canada qu'en Angleterre, rapportent avec beaucoup d'éloquence la tragique « Mort d'un courrier canadien » (traduction libre de *Death of a Canadian Mail Courier*). Le 24 avril, la *Brighton Gazette* reprend cette nouvelle publiée le 1^{er} mars dans *The Quebec Mercury* : « Est décédé,

sur le chemin Kempt, près de Ristigouche, le 28 janvier, le courrier Donald McLaren, 36 ans. »

UNE ENDURANCE REMARQUABLE

Donald McLaren est à l'emploi depuis dix-huit mois ; il assure le transport du courrier entre Métis et Ristigouche, soit une distance de près de 98 milles (157 km) qu'il parcourt deux fois par semaine. Quittant Ristigouche le lundi matin et y revenant le samedi soir, il marche ainsi en raquettes pendant la saison hivernale sur une distance de plus de 195 milles (314 km) aux six jours, un sac postal sur son dos pesant souvent entre 35 et 40 livres. L'endurance et la constitution de fer du défunt suscitent l'émerveillement et l'admiration de l'homme blanc comme de « l'homme rouge ». Il semble à l'épreuve de la fatigue et l'on peut souvent le voir, après une tempête de neige, « ouvrant le chemin » comme on dit, sur toute la distance par les routes, sans aucun repos autre que pour manger, pendant trois jours et trois nuits de suite.

Son seul habillement, par les temps les plus rigoureux, se résume à un pantalon et une veste de toile à manches, tous deux de futaine. Les fortes et continuelles tempêtes de neige du mois de janvier se sont durement abattues sur lui ; on a remarqué une perte de chair sur sa silhouette déjà efflanquée et nerveuse. À son arrivée à Métis, le 15 janvier, il doit rester allongé pendant six jours, recevant les soins les plus bienveillants et attentifs de M. Page, le maître de poste. Se trouvant quelque peu sollicité, il retourne à Ristigouche et reprend ses voyages, mais il n'est apparemment pas à la hauteur de l'effort requis, ne pouvant parcourir que la moitié du chemin et dépêchant un autre homme à sa place.

UN ULTIME EFFORT

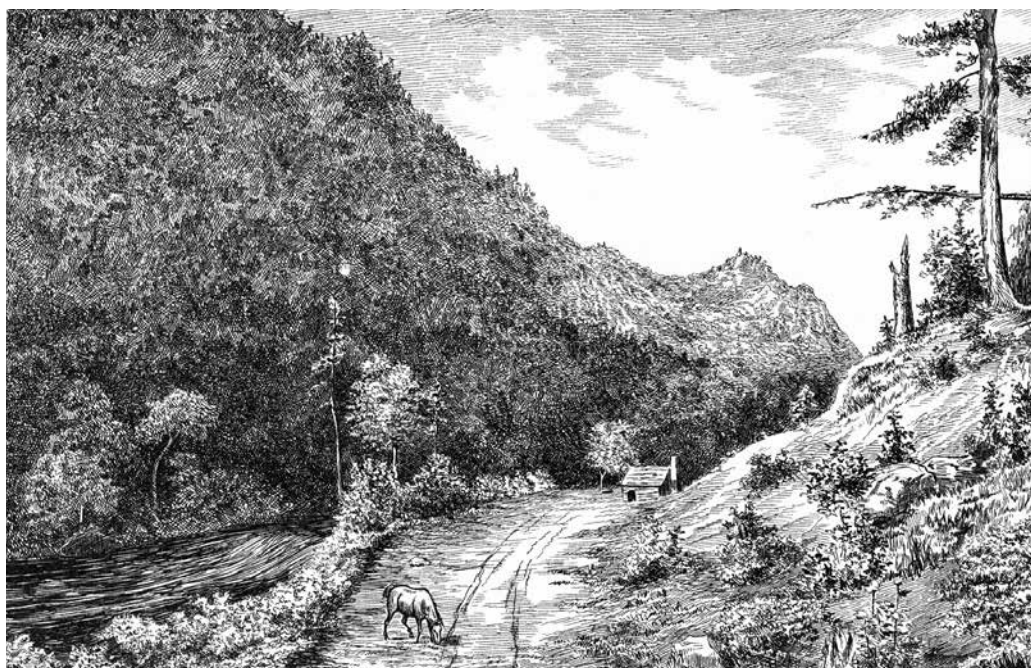
Sur le retour, il affronte alors l'une des plus violentes tempêtes de l'hiver. Il quitte le camp de Lowe le samedi matin, ayant 42 milles (68 km)

à parcourir à pied pour atteindre la première maison sur la Ristigouche ; il est accompagné d'un bûcheron sur une partie du trajet, mais celui-ci abandonne la route après 16 milles (28 km) à peine. Au cours de la journée, ils ont croisé un homme qui trappait la martre et qui possédait un camp sur cette route. Le soir venu, cet honnête homme, Peter Glasgow, voyant la tempête s'intensifier et ayant observé la faiblesse du courrier, croit qu'il ne peut s'en sortir seul. Agissant sur cette généreuse impulsion, il enfile ses raquettes pour partir à sa recherche. Au crépuscule, il parvient à un camp déserté sur la Desamaguagan, où il trouve le bûcheron qui a abandonné le voyage. Celui-ci l'informe que le courrier l'a quitté une heure plus tôt, espérant toujours en finir avec sa tâche postale avant le matin. Entendant cette nouvelle, Glasgow ne tarde qu'un instant pour réparer une de ses raquettes qu'il a endommagée en dévalant la montagne, puis reprend la route.

Une nuit de sombre tempête s'est maintenant installée et les rafales hurlent autour de cet homme généreux qui suit, fort difficilement, les

traces que la neige recouvre rapidement. Vers les 9 heures, il a perdu la piste, et s'arrêtant un instant pour regarder et écouter autour de lui, il croit percevoir des petits coups, comme si on cognait avec un bâton. Cela l'oriente vers le boisé où il trouve le pauvre courrier affaîssé, le sac postal sous la tête, essayant faiblement de faire tomber la neige de quelques branches d'épinette pour s'en faire un lit de fortune. Son nécessaire étant mouillé, il a essayé en vain d'allumer un feu. La vue de Glasgow le ravive et il se relève en chancelant, se croyant apte à reprendre la route maintenant qu'elle est ouverte pour lui. Il essaie sur une courte distance, mais s'effondre de faiblesse. Son ami charitable lui allume un petit feu d'écorces et de branches sèches, et il dort un peu, ce qui le revigore. Et ainsi après de nombreuses haltes et retards, ils débouchent à la lueur du jour sur la première maison d'où on dépêche quelqu'un pour demander l'aide de M. Dixon.

Le courrier actuel, Duncan McGregor (un bon gars robuste) est arrivé avec d'autres pour le transporter. D'ailleurs, McGregor exerçait autre-



Gravure du chemin Kempt, vers 1860-1865. On y voit la rivière Assemetquagan à gauche et le relais du gardien à droite. À l'époque de M. McLaren, il n'y avait pas de gardien à ce relais. À la suite de son décès, Thomas Evan sera le gardien attitré.

Image tirée de : *L'opinion publique*, 1882.



Un marcheur, début du 20^e siècle.

Image tirée de : Goudreau, Michel, *Le chemin historique Kempt, Guide du marcheur, Ristigouche Sud-Est*, Héritage Chemin Kempt, 2012, p. 36.



— il est trop tard.

Le roseau, pendant la tempête, peut se plier, frissonner, et se relever ensuite ; le chêne élevé doit se briser.

Lord Byron, extrait du poème *Le siège de Corinthe*, 1816



fois sa fonction de courrier avec son frère Alexander, jusqu'à ce que ce dernier se noie malencontreusement, il y a trois années passées, sur le lac Matapédia, alors même qu'il portait le courrier.

Bien que faible et épuisé, et incapable de mettre un pied devant l'autre, Donald McLaren semble avoir le cœur brisé à l'idée de devoir être porté sur le dos d'un autre. Quand, après maints efforts de persuasion, il s'y résigne, c'est en murmurant : « Je sais maintenant que s'en est fini de moi, que plus jamais je ne voyagerai. ».

Il est transporté chez M. Dixon, où il reçoit les meilleures et les plus bienveillantes attentions. La tempête faisant toujours rage, il est impossible d'obtenir les services d'un homme d'église ou de médecine et, après trente-six heures de souffrance, le pauvre Donald rend son âme à son créateur.



VERSION ANGLAISE



Unique au monde, ce parc national, situé dans la Baie-des-Chaleurs, propose une incursion dans l'univers de la paléontologie.

380 millions d'années plus tard, on en parle encore...

Photo : Robert Baronnet

